

Textes extraits du petit carnet de guerre d'Ephrem Lamy

« LES EXILES »

Ephrem LAMY, époux de Marie MICHEL, naquit à Grandmenil le 2 mars 1896. Il eut cinq enfants : Désirée, Henri, Marcel, Joseph et Maurice. Il s'éteignit prématurément à Hamoir le 4 mai 1959 à l'âge de 63 ans.

Le 18 décembre 1916, au plein milieu de la Première Guerre mondiale, les Allemands placardèrent dans le Canton de Vielsalm des affiches ordonnant que tout homme valide âgé de 17 à 55 ans devait se rendre à Vielsalm le lendemain. Le 19 décembre, par un froid glacial, Ephrem (alors âgé de 20 ans et habitant à Arbrefontaine) et ses camarades se rendirent à ce marché d'esclaves, défilant devant les Teutons. Le sort le mis entre leurs griffes ainsi que de nombreux amis. Ils furent enfermés puis conduits à la gare de Vielsalm par la horde allemande pour être déportés vers Altengrabow dans le but de fournir de la main-d'œuvre à l'ennemi. La suite de cette sinistre journée est racontée par lui-même dans un petit carnet qu'il rédigea sur place ainsi que l'évocation des moments pénibles qu'il vécut là-bas dont l'essentiel est retranscrit dans les pages qui suivent. Il n'accepta pas le travail obligatoire. Epuisé, il fut rapatrié en 1917.

Vint la guerre 40-45. Jamais Ephrem Lamy n'oublia les souffrances endurées pendant la Première Guerre mondiale. Il passa à la Résistance dans le Mouvement National Belge (M.N.B.) sous le pseudonyme de Diam, immatriculé sous le n° 388 et attaché au service sabotage. Toujours, il remplit avec zèle et courage les tâches qui lui furent confiées.

Les nombreuses distinctions honorifiques lui octroyées pour services rendus à la Nation au cours des deux guerres témoignent de sa bravoure et de son grand patriotisme. Il était porteur des distinctions suivantes : Croix des Déportés 1914-1918, Médaille du Réfractaire au Travail 1914-1918, Médaille interalliée 1914-1918, Médaille de la Résistance 1940-1945, Médaille de la Commémoration de la Guerre 1940-1945 avec sabres croisés.

Le ciel ce jour-là (ndlr : 19 décembre 1916) était plein d'azur et de lueurs rutilantes. Une couche épaisse de neige glaçait le sol, la bise piquante sifflait. C'était un rude jour de décembre.

Tout transis et atterrés, les civils mâles âgés de 17 à 55 ans défilaient un à un à la revue. Les vainqueurs enlevaient arbitrairement les sans-travail et ils pensaient que le peuple belge serait assez lâche pour leur fournir des misérables qui travailleraient chez eux dans leur pays déchu où il manquait des bras.

Nous étions parqués dans la propriété de la Villa des Roses à Vielsalm, attendant le départ pour l'exil mais beaucoup d'entre nous ne céderont pas.

Nous tremblions de froid et d'émotion, courbés sous le poids du sac à provisions.

La figure pâle aux traits contractés, nous nous promenions, tapions du pied, échangeons quelques paroles ; nos yeux promenaient des regards inquiets et tristes sur le paysage et ces plaines chéries que nous allions quitter et que peut-être certains ne reverraient jamais plus.

Nous étions tirés de notre pénible méditation par les appels de ceux qui venaient nous faire leurs adieux. Alors c'étaient des étreintes folles et désespérées, de longs baisers coupés de sanglots, de paroles d'encouragement. C'était un père apportant du courage à un fils, c'était une épouse adorée avec un bébé rose dans les bras se suspendant au cou du père et venant puiser à ses lèvres un dernier baiser d'espoir et de consolation. C'était une sœur au cœur d'or consolant un frère dont le cœur était brisé. C'était une fiancée au sein palpitant, s'abandonnant avec un charme languissant. Il s'en présentait d'autres échappant aux regards. C'étaient des exilés déjà, ceux-là qui ne pourraient obtenir de réconfort moral lors du rapatriement. Personne de leur famille n'était là pour recueillir leurs dernières pensées et leurs dernières émotions. Rien, rien que ces tableaux tragiques augmentant encore leur désespoir. Oh ! ceux-là pourraient montrer le poing à la maudite destinée, mais la figure aux traits crispés, de longs soupirs soulevant leur poitrine, ils regardaient dans le vague la vision des êtres chers.

Le départ

Les adieux finirent enfin et le triste cortège fut dirigé par la ville vers la gare, la foule poussant, des rues, des fenêtres, des toits même, des clameurs de haine.

Des milliers de bras agitaient des mouchoirs, des chapeaux et se tendaient désespérément.

Ce n'était plus que des yeux pleins de larmes, de gros sanglots et des cœurs brisés.

Les malheureux voyageurs que nous étions arrivèrent à la gare. L'embarquement dans les wagons s'effectua au milieu des clameurs.

Après quelques heures d'attente, le convoi s'ébranla et partit ; il était 3 h ½. Alors, ce fut déchirant. Le hurlement de la foule fut terrible. Les déportés, fiers, pleins de courage, répondirent frénétiquement aux adieux mais quand ils virent disparaître leur pays natal dans le lointain, beaucoup d'entre eux s'affalèrent sur les banquettes et furent remplis de tristesse.

Le voyage

Le train filait à toute vapeur, brûlant les arrêts, roulant, roulant toujours, nous éloignant sans cesse davantage du sol natal !

En traversant les localités, on criait, on jetait des billets, tâchant de faire comprendre aux passants arrêtés notre pénible situation.

La nuit tomba et avec elle la gelée. Les wagons n'étaient pas chauffés. Il faisait si froid que les vitres gelaient malgré l'air réchauffé par notre transpiration.

On quitta les portières, on se serra les uns contre les autres mais, malgré tout, on grelottait.

On causait, on fumait, on discutait mais nous étions résignés et heureux de souffrir pour la Patrie. Par moment, on soupirait et on se montrait insolent, tellement les esprits étaient surexcités.

Après plusieurs arrêts d'une longueur interminable, on arriva à la frontière allemande.

En franchissant cette frontière, on frissonnait d'inquiétude car, ma foi, le moment était grave.

Peu à peu cependant, la fatigue ferma nos yeux et, roulés dans les couvertures et s'appuyant l'un contre l'autre, nous nous endormîmes ou plutôt, nous sommeillâmes.

Nous fûmes réveillés vers minuit à Aix-la-Chapelle pour prendre un repas mais quel repas ! On nous fit entrer dans une cantine et là on fit connaissance pour la première fois avec la gamelle ; on nous servit un café infâme et un morceau de boudin blanc. Le repas de chien terminé – car c'en était un ! – on regagna les wagons et là, mourant de froid, nous pûmes passer à notre guise l'attente en gare, longue de 5 h. ½.

Vers 5 heures du matin, on fut réveillé par des cris et des manifestations ; c'était un train rempli d'autres déportés venant de Malines ; il s'arrêta à côté du nôtre. On réunit les deux trains et on ne fit plus qu'un transport.

Vers 6 heures du matin, le train démarra enfin et roula à grande allure à travers une région industrielle ruinée ; c'était cité sur cité, une véritable forêt de cheminées non fumantes.

Les gares étaient désertes sauf quelques militaires et des femmes effectuant le service au chemin de fer comme serre-freins, sous-chefs, lampistes et chargeurs, etc. On vit même dans un champ un officier charruant avec un âne. On allait pourtant franchir le Rhin et Düsseldorf déjà se profilait dans le lointain.

Bientôt, le convoi, dans un bruit de tonnerre, s'engagea sur l'immense pont ; alors ce fut un coup d'œil étonnant : un fleuve, trois fois plus large que la Meuse.

La grande cité s'étalait là-bas dans la brume et des collines boisées servaient de fond au tableau.

Jusqu'à midi, on roula à toute vapeur à travers une contrée plate semée de céréales et très peu peuplée.

De temps en temps, un moulin à vent apparaissait et tournait doucement, jetant une note sombre dans l'immensité des plaines.

A midi, nous arrivâmes à Hildesheim (?). Là, on nous servit une soupe et de la choucroute. Nous nous débrouillâmes sommairement et... en voiture !

Le train démarra de nouveau reprenant sa course effrénée. La vie dans les wagons continuait, turbulente. On roula jusqu'à 1 h ½ de la nuit et nous arrivâmes à ... (?). Là, on nous servit à nouveau une soupe à l'orge et, en voiture !

Toujours plus loin. Où allons-nous donc ? Mystère ! Il ne faut pas penser, on s'étourdissait et on se grisait. On nous avait dit cependant que nous allions à Magdebourg.

Magdebourg fut dépassé. Alors nous devînmes inquiets car, vraiment, où allons-nous ?

Enfin à Alten-Grabow. Quelques gares plus loin, le train stoppa définitivement. Il était 7 h. du matin.

Le sac au dos, nous évacuâmes les wagons. On nous fit mettre en rangs de quatre, encadrés de sentinelles, baïonnette au canon. On nous dirigea vers le camp. Nous traversâmes le camp des prisonniers militaires.

A la vue de nos soldats prisonniers, nous sentîmes une forte émotion dans nos cœurs de ne pouvoir leur causer.

Nous passâmes et nous entrâmes dans le camp des prisonniers civils et on nous dirigea vers la baraque en bois n° 81. Ce fut notre triste demeure.

Débarassés de nos effets, on parcourut le camp. On visita les baraques pour retrouver des connaissances en exil. Les accolades étaient plutôt calmes car chacun sentait le poids du chagrin qui l'opprimait.

Nous étions 4.600 hommes du sol natal.

Le 2 juillet, nous sommes à 5.600 hommes.

La vie au camp

Dans chaque baraque, il y a un chef, un sous-chef, un chef de groupe et un sous-chef de groupe. On est de corvée chacun à son tour.

On distribua à chaque homme : un essuie-mains, une savonnette, deux couvertures, une paille, un bassin, un seau et une couche. On remit à chacun un brassard couleur beige.

On vendait de toutes sortes à des prix très haut : Un jambon de 4 à 5 kg, vendu 400 Marks ; 1 kg de viande salée : 25 Marks ; 1 paquet de cigarettes : 3 Marks ; 1 cigare : 1 Mark ; 1 livre de sel : 5 Marks ; ½ livre de sucre : 14 Marks ; ½ livre de beurre : 9 Marks ; 1 livre de lard : 30 Mark ; 1 paquet de Richmond : 4 Marks ; ½ livre de pain : 10 Marks ; ½ livre de savon : 30 Marks ; 6 lignes de chocolat : 10 Marks ; 200 g de pain : 10 Marks ; 1 galette : 2 Marks ; 1 pain de 2 ½ kg : 100 Marks ; 10 cigarettes : 3 Marks ; 1 pain d'une livre : 85 Marks.

1 kg de saindoux : 85 Marks ; 1 kg de tabac : 150 Marks ; 200 g de beurre : 10 Marks ; 1 livre de chocolat : 25 Marks ; 1 caramel : 1,30 Mark ; Livre feuilles de cigarettes : 2 Marks ; 1 l. de cognac : 25 Marks ; ½ kg de riz : 18 Marks ; ½ kg de miel : 48 Marks ; Une rolle de tabac : 2 Marks ; 1 pomme de terre : 1 Mark ; 30 galettes : 125 Marks ; 1 ??? : 5 Marks ; 1 kg de beurre : 60 Marks.

Le matin, on se lève à 5 heures. On va chercher sa gamelle de café, on prend son pain du jour avant et on déjeune. Alors, on nettoie ses couvertures. A 8 h ½, on va à l'appel. A 11 h., on va chercher la choucroute ou des rutabagas, etc. A 1 h ½, on va chercher ses 150 g de pain. A 5 h. du soir, encore et toujours de la soupe au maïs ou à l'orge et, à 6 h. : l'appel.

Tous les vendredis, on va aux bains. Si on va au cabinet, on n'est jamais seul, on est au moins 150 hommes accompagnés d'une sentinelle. Le soir, on va à la soirée dans une baraque ou dans l'autre et on cause de la situation. L'un dit qu'on retournera bientôt, l'autre dit qu'on en a encore pour 6 mois. Dimanche, messe à 10 h.

Les 110 hommes de la baraque n° 81

Vielsalm : Goffart Jules, Remacle Henri, Dautremont L., François Gaston, Degest B., Dussart B., Lonche Eug., Nottet Paul, Mention Jos. Sternotte A., Marquet Ju., Marquet Jo., Nottet Emile, Wilkin Joseph.

Grand-Halleux : Rolle Joseph, Dehogne Norbert, Michel Léon, Parmentier Rodolphe, Aubinet Narcisse, Clause Oscar, Piton Joseph, Barbette Fernand, Petitfrère Aimé, Michel Joseph, Lamberty Joseph.

Ville-du-Bois : Remacle Alphonse, Remacle Fernand, Fourgon Gaston, Bontemps François, Raskin Louis, Raskin Joseph.

Neuville : Archambeau Emile, Archambeau Joseph, Comté Camille.

Petit-Thier : Gilbert Thomas.

Salm et Bêche : Tigny Victor, Jacob Henri, Cordonnier (...), Putz Jules, Paquay Clément, Rulmont Alexis, Eduard Edouard, Evrard Célestin, Evrard Jules, Lebecque Jos., Parmentier L., Bihain Julien, Servais Fernand.

Arbrefontaine : Sonnet Lucien, Lamy Ephrem, Barbette Norbert, Oriane Joseph, Habotte Jules, Habotte Fernand (tous 2 de Lierneux), Zeippen Fr., Zeippen Richard (tous les 2 de Wisembach), Knups (Jodoigne).

Rencheux : Jacquemin Jean, Mahy Adelin, Geuzaine Jh., Meyer Alexis, Parmentier Victor, Burnay Alex., Lobet Aug., Fracis Joseph, Nottet Emile, Thonon Jules, Marquet Jos.

Gouvy et Limerlé : Colette, Renard, Budon, Latin, Kalbuch, Yernaux, Mawet, Gennen Jean, Gennen Emile, Schivinnen, Déom, Sarlet (Beho), Verlaine, Perballe, Neybusch, Andrienne, Latin.

Bovigny : Lejeune Joseph, Lejeune Fernand, Lejeune René, Schonne Alex, Schonne Henri, Beaupain B., Mathieu Henri, Jacquet N., Jacquet Henri, Demasy Albert, Calbuque Prosper, Pecheux Fernand, Lemaire Edouard, Mathieu Camille.

Cierreux : Huberty Loui, Guiot Joseph, Beaudoin Eug., Choffray Eug., Claude Jules, Pirard Ed., Grandjean Jos., Jacob Florent, Pairoux Nestor, Flanxhe Alex., Landrecy René, Willot Léon, Toussaint E. (Ottre).

Quî qui d'héve qui d'vins l'ampîre,
On n'magneût nin dès cromptes ?
N'a-t-on nin r'çu âjourdu treûs patates duvint l'pèlote !
Admêtant qu'po les pèler
I n'a tot plin qui s'sont cômés ;
Mins cès-là, sins falbala,
C'èsteût sûr dès fis à papa.
Tant qu'à mi, on m'mète à l'pwête (?)
C'est si bon avou Mâgolète ! (?)
Nos avans avou dè pèhon.
To ça c'est po cori vite ;
Avou l'timps, nos ârant dèl tripe !
Hoûtez, ni pièrdez nin corèdje,
Tot ça c'est mèyeû qu'dès voyèdjes.

Mins lès pétrâtes è lès rēcènes,
Ça deûreût ragoster dèl kuhène.
S'i lès pèlins, c'in's'èreût rin
Mins on lès siève come à dèss tchins.
Portant, tot l'monde li sé fwèr bin :
N'aveût-on nin dit qui n'sèrins bin ?
Mins mi, dj'na jamây crèyou ça
Èle Bèlgike, l'Al'mand s'plindeût d'dja,
È d'pôy qui n'z'èstant è l'Al'magne
Sûr qui torto n'savant l'panmagne. (?)
È plèce d'one bone noûritûre,
On nos mèt dèl poûritûre.
Mins qwand qu'tu nos z'aboutreûs dè stron,
Bonot d'Kaiser (?), nos tinrant bon !

Ephren Lamy

La jeunesse de Vielsalm en exil

I

*Ah, qu'elle chante
Le jour du 19 décembre
En voyant tous ces hommes arrangés
Vivement ils (?) de la chambre
Et dans la rue ils iront s'aligner
Ah ! cette fois ce sera la dernière
Ah ! oui je plains
Le sort des pauvres partants
Car pour mon compte
Je vous le dis sans mystère
Ils sont partis
Mais ils ne resteront guère.*

Refrain

*Buvons à la santé
De ces pauvres prisonniers
Car ils seront tout contents
De rentrer au logement.
Bientôt dans leur foyer,
Ils reprendront leur place
En chantant tous en chœur
Vive les prisonniers !*

II

*Parents éplorés
Fillette bien-aimée
Adieu, adieu !
Le départ nous attend
Car maintenant
Nous voilà sur quatre rangs.
Et à la gare,
Le train nous attend.
« Il faut signer ! »
Cria le commandant.
« Nous, nous, jamais ! »
Répondirent les enfants ;
Plutôt mourir
Et ne plus revenir
Que de prendre le travail
Pour les Allemands.*

III

*Allons amis,
Soyons sans tristesse.
Pour nos parents, nos maîtresses.*

*Partons, partons
Le cœur rempli de rage
De falloir entreprendre ce voyage :
48 heures de train
Et du potage de chien.
Ah ! je vous assure
Que cela semble dur
Mais le comité
Qu'a su ravitailler
Jamais, jamais
Ne sera oublié.*

IV

*Altengrabow
Est là qui nous attend.
Il n'y fait pas très amusant
Soupe aux poissons,
Pommes de terre de cochons,
Et on vous dit :
« Vous aurez demi-ration ».
La vie au camp,
Allons donc mes enfants,
Ne m'en parlez point
Car on n'a guère du pain.
Il faut signer
Pour avoir à manger ;
Toujours, toujours,
Nous avons refusé.*

Des cœurs à l'occasion du nouvel an

Dans cet exil malheureux où le jour de l'an qui va s'ouvrir nous trouve tous, je me fais un devoir à cette occasion de vous souhaiter une sainte et heureuse année, une bonne santé et la gloire à notre rentrée au pays. Alors, plus que jamais, vous devez vous animer d'un fier courage. Sous peu, vous aurez le bonheur de revoir, tous, votre pays natal où vos femmes, vos enfants et vos parents et maîtresses vous reverront. Les yeux remplis de larmes et d'allégresse, vos parents eux aussi seront fiers de voir rentrer leur matin d'un patriotisme ferme que nous aurons consacré devant l'ennemi qui, nous tenant sous son joug, ne recula point pour nous faire endurer les pires supplices en vue de nous faire renier notre drapeau tricolore. Ils seront là à notre retour en Belgique pour nous féliciter car nous nous montrâmes stoïques devant les pires menaces des Allemands qui voulaient nous faire travailler contre nos braves qui, aujourd'hui encore, combattent pour notre chère Patrie.

Notre Roi à son retour, ceint de l'auréole de la victoire, saura lui aussi admirer notre bon courage.

Il sera fier de ses petits soldats belges, mais n'oubliera pas non plus les braves captifs civils belges qui auront su souffrir sans se plaindre sous le joug teuton et participer par leur fermeté à ce que notre pays reste à jamais glorieux, même devant les plus forts ; devant cette Allemagne qui aurait voulu faire de nous autres, braves Belges, des traîtres en nous engageant, jusqu'à même nous forcer à signer notre propre sentence. Courage donc, c'est le moment plus que jamais de rester ferme ; la barrière qui sépare notre pays du bagne, où nous souffrons encore pour le moment, va bientôt s'ouvrir.

Plus que jamais, nous devons crier en prussien : nous ne signerons pas ! Belges nous sommes, Belges nous resteront ; ni vos menaces, ni même la mort ne nous fera changer d'avis. L'union fait la force, c'est notre devise, et les Allemands comme les barbares teutons, devant le courage de nos aïeux, seront forcés de nous rendre notre liberté que nous réclamons de tout cœur et d'où nous irons jouir, fiers et glorieux, dans notre vieille et héroïque Belgique.

Ainsi soit-il !

Le retour des Prisonniers (air : marche du 17^e)

I

Eloigné en terre étrangère,
Je suis prisonnier, je languis.
Dans mes rêves, je vois tous mes frères,
Qui luttent sans cesse pour l'homme du pays.
Pour moi, c'est la plus grande souffrance !

Je croirais bien que le plus grand malheur
Est de toujours vivre dans l'ignorance.
Cela fait déborder mon cœur. Ah ! Ah ! Ah !

Refrain

Quand aura sonné
Le moment de la délivrance,
Tous les prisonniers
Qui ont connu tant de souffrances
Seront-ils contents
De revoir leur mère chérie,
Leur femme et enfants,
Les défenseurs de la Patrie !

II

Je te revois toujours, mère chérie
Pleurant ton enfant qui est prisonnier.
L'on ne tient vraiment plus à la vie ;
Que c'est donc triste la captivité !
Je me demande si, pendant mon absence,
Elle n'a pas pas été privée d'assistance !
Que de misère et de tourments. Ah ! Ah ! Ah !

III

Espérons que cette maudite guerre
Finisse bientôt, afin d'être libéré.
Que les peuples suppriment les frontières
Pour ne plus faire tant de veuves et d'orphelins.
Qu'on se considère tous comme frères
Dans l'intérêt du genre humain. Ah ! Ah ! Ah !

(Textes extraits du petit carnet de guerre rédigé par Ephrem Lamy dès le 19 décembre 1916 lorsqu'il fut déporté par les Allemands. Ce carnet appartient à son fils Henri habitant à Oneux-Comblain.)